

TABLE DES MATIERES

Introduction	3
En savoir un peu plus sur ...	4
Présentations	7
Famille, enfance et adolescence	11
Le travail	17
Entre ici et là-bas	21
Etre fille, femme, garçon, homme	24
Religions, valeurs, philosophies de vie	27
Fiertés, rêves	29
Evaluations, réflexions	31

Le Conseil Consultatif des Aînés de Molenbeek,
La Maison des Femmes de Molenbeek-LES asbl
et Ages & Transmissions

vous présentent

« Je raconte ma vie »

dans un groupe multiculturel

à la Maison des Femmes –asbl Lutte contre l'Exclusion Sociale
à Molenbeek (2016-17)

Novembre 2016. Huit Molenbeekois-e-s d'horizons et de cultures différentes acceptent de se lancer dans l'aventure : Alain, Jean-Pierre, Luc, Habiba, Christian, Acco, Marcel et Jeanne. Ils racontent leur vie dans un groupe où se côtoient des hommes et des femmes d'origine belge, marocaine et congolaise. Jeannine est la 9^e Molenbeekoise, sa tâche, oh combien précieuse, est de prendre note de ce qui se raconte autour de la table.

L'objectif est de se rencontrer, de s'écouter, de mieux se connaître, de diminuer les stéréotypes que chacun peut avoir sur l' « autre » dans une commune où plus d'un habitant sur deux est d'origine étrangère.

Lors de chaque rencontre, un thème est proposé : enfance, adolescence et famille, entre ici et là-bas, le travail, religions, valeurs et philosophies de vie, être fille - femme - garçon - homme.

Vous trouverez dans cette publication, des traces écrites de ces rencontres particulièrement riches, authentiques et humaines.

Plongez avec nous dans le vivier multiculturel molenbeekois !

« Plus il y a de contacts entre les populations autochtones et allochtones, plus on se connaît, plus on sait de quoi on parle et plus on a tendance à évaluer une personne sur ses propres mérites et non pas sur son apparence extérieure et son origine. »

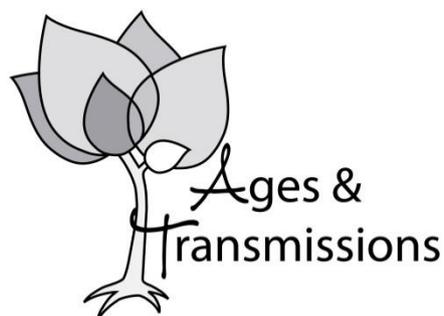
Joseph De Witte, directeur du Centre pour l'Egalité des Chances. Le Soir, 24 août 2013

Michèle Piron, animatrice et coordinatrice d'Agès & Transmissions
Jacqueline Rorsvort, présidente du Ccca de Molenbeek
et Jeannine Kerstius, membre du Ccca de Molenbeek
Noura Amer, coordinatrice de la Maison des Femmes de Molenbeek-LES asbl

Avec le soutien de l'échevinat des seniors de Molenbeek, de la Cocof (cohésion sociale) et du secteur éducation permanente de la Fédération Wallonie-Bruxelles



En savoir un peu plus sur ...



En bref, qui sommes-nous ?

Ages & Transmissions est une association pluraliste d'éducation permanente ciblée sur les **seniors** bruxellois et leur participation à la vie de la société. Par des actions d'ouverture aux autres générations et cultures, nous créons du lien entre "eux" et "nous", hier et aujourd'hui, ici et là-bas.

Actuellement, nos activités se conjuguent sur 4 axes :

- le **bénévolat** : « Coup de pouce lecture et langage » dans les écoles primaires, « Lire à deux » avec des apprenants en alpha à la bibliothèque
- les **passeurs de mémoire** : « J'écris ma vie », « Je raconte ma vie », « Mémoires pour demain » dans les écoles
- des **groupes de réflexion et de débats** : lectures, approfondissement de thèmes sociétaux
- des **rencontres** entre notre public de seniors et des enfants, adolescents, jeunes ou moins jeunes adultes de cultures différentes.

Ages & Transmissions et « Je raconte ma vie » à la Maison des Femmes

Au commencement était « J'écris ma vie » ... Et puis, nous avons voulu donner la possibilité à ceux et celles qui n'avaient pas envie ou ne savaient pas écrire de raconter leur vie dans un groupe multiculturel. Chacun devenait ainsi passeur de mémoire et de culture tout en participant à un mieux vivre ensemble à Bruxelles, ville où un habitant sur deux est d'origine étrangère. Ainsi est né « Je raconte ma vie » qui a déjà « voyagé » à Laeken, St Josse, Woluwe St Lambert, Bruxelles-Ville.

C'est la 3^e édition d'un groupe à Molenbeek, cette fois-ci à l'initiative de la commission « Mix-Ages » du Conseil Consultatif Communal des Aînés de Molenbeek.

Contact : 02/762.10.01 ou 02/514.45.61

info@agesettransmissions.be

Siège social : 194/2 rue Konkel 1200 Bruxelles

Siège d'activités : 21, rue Potagère 1000 Bruxelles

www.agesettransmissions.be

En savoir un peu plus sur ...



En bref, qui sommes-nous ?

Le Conseil Communal Consultatif des Aînés (CCCA) est composé de bénévoles habitant Molenbeek-Saint-Jean. Le CCCA a pour objectif de développer des projets adaptés aux seniors et de veiller aux intérêts de ceux-ci auprès du Collège et du Conseil communal.

Le Conseil consultatif communal des aînés et « Je raconte ma vie »

Le CCCA, à l'initiative de sa commission Mix Âges, est particulièrement heureux d'avoir eu la possibilité de collaborer tant avec Âges et Transmissions qu'avec la Maison des Femmes de Molenbeek. En effet, le projet « Je raconte ma vie » permet de décroiser, de déconstruire les stéréotypes et de découvrir à quel point nous sommes proches des autres membres du groupe ! Un tout grand merci à la Maison des Femmes qui a accueilli durant plusieurs mois, un groupe mixte composé de 2 dames et 6 messieurs.

Contact : 02/521 92 98

jeannine.kerstius@gmail.com

En savoir un peu plus sur ...



En bref, qui sommes-nous ?

La Maison des femmes est un service consacré à l'émancipation, l'autonomisation et la valorisation des femmes en général et des Molenbeekoises en particulier. Nos objectifs sont :

- Offrir aux femmes un espace et des activités pour les aider dans leur cheminement vers l'autonomie, l'épanouissement et l'émancipation
- Accompagner les femmes dans leurs démarches pour améliorer la qualité de leur vie quotidienne ainsi que celle de leurs familles
- Valoriser les femmes et leurs compétences
- Ouvrir les femmes en particulier et le public en général à d'autres visions du monde plus égalitaires et promouvoir la cohésion sociale et le vivre ensemble.

Notre travail s'organise autour de quatre axes :

- La permanence sociale et l'insertion socio-professionnelle
- L'apprentissage
- Les activités socioculturelles
- Le bien-être physique et moral

La Maison des Femmes de Molenbeek et « Je raconte ma vie »

Quand nous avons été sollicités pour accueillir le groupe « Je raconte ma vie », nous n'avons pas hésité une seconde ! Comment ne pas soutenir et participer à une initiative qui rassemble des gens de différentes cultures, sexes et âges dans une ambiance respectueuse et conviviale ? Une initiative qui sollicite les expériences et les richesses personnelles et particulières des un-e-s et des autres pour en faire une expérience commune où on se rend compte qu'on n'est pas si différent que ça enfin et que notre humanisme dépasse tous les clivages.

Contact : tél : 02/ 411 91 70

maisonfemme.coord@clescbsu.org

Rue du Jardinier, 75A, 1080 Molenbeek-Saint-Jean

<https://www.facebook.com/Maisondesfemmes1080/>

Présentations

Chaque participant se présente librement, explique son nom, montre un objet qui lui est cher et explique sa motivation.

Alain

Né en 1946 à Etterbeek, j'ai toujours habité Molenbeek. Enfant, j'ai suivi les cours de l'école n°2, rue le Lorrain. Mon père en était le directeur. Ensuite j'ai poursuivi mes études à l'Athénée de Molenbeek en latin-grec. Par après, j'ai été prof d'unif en « éthologie » (étude des mœurs des animaux et des hommes).

Mes grands-parents ont immigré de Gand et de la campagne flamande vers Bruxelles en 1850 ; ils ont marché pendant 1 jour et demi pour faire Gand-Bruxelles à pied : l'aventure de l'immigration !

Ma maman juive (d'une famille Loubavitch) a épousé un goy. Elle a été reniée par son père. Du coup, elle a renoncé à être juive, ce qui lui a sauvé la vie pendant la guerre.

Mon nom ? Alain est un prénom d'origine celte. C'est aussi le prénom de mon grand-père.

Mon nom, signifie le « chaste ». C'est un nom qui date de l'époque napoléonienne.

Un objet ? Un chat en peluche. Je le possède depuis mes 6 ans. Il était mon confident, je l'emportais partout dans mes voyages ; c'est grâce à lui que je me suis intéressé au monde des animaux. Il est maintenant dans une vitrine chez moi, bien protégé car il est devenu très fragile. Bourré de paille, il est de fabrication allemande très ancienne.

Ma motivation ? Je suis un grand militant de l'idée que nous sommes tous des immigrés. On a tous des choses à partager afin de perdre des idées fausses sur les gens qui viennent d'autres pays.

Christian

Né à Antwerpen (Anvers) en 1931, je suis le 5e garçon de la famille.

J'ai vécu mon enfance à Turnhout dans une famille bourgeoise bilingue. Mon père était magistrat. J'ai fait mes premiers pas dans le parc « Harmonie » à Antwerpen. Ensuite j'ai fait mes études primaires et secondaires à Turnhout puis aux Facultés Notre Dame de la Paix à Namur.

J'ai pratiqué cinq métiers différents : horticulteur, assureur immobilier, éleveur de chevaux, indépendant dans l'horeca et dans l'import-export. J'ai une femme et deux filles.

Un objet ? Un tuyau de canalisation des égouts. C'est un morceau de tuyau en terre cuite (terra cotta), qui a été offert en 1900 à mon grand-père pour ses mérites. Ce tuyau est décoré d'un paysage typique de la Campine et orné du portait de trois visages représentant mes grands oncles. Je n'ai pas beaucoup de meubles chez moi, mais je garde cette « buse » comme symbole d'une époque révolue et de mes racines.

Ma motivation ? Etre passeur de mémoire et désamorcer les « préjugés » aussi bien de « classes » que les autres.

Habiba

Née à Tanger en 1956, marocaine d'origine, je suis actuellement belge de nationalité.

Je suis arrivée en 1969 à Bruxelles avec ma tante pour étudier. J'étais toujours derrière à l'école, c'était difficile. Au Maroc, on parlait un peu le français et l'espagnol. Finalement, j'ai intégré l'école des sœurs rue Piers à Molenbeek où j'ai étudié la couture, la cuisine, le français pendant 7 ans.

Mariée à 16 ans, j'ai eu 6 enfants dont 2 qui travaillent dans le médical (infirmier, radiologie). J'ai encore 3 enfants à la maison.

J'ai travaillé depuis 1979 pendant 35 ans dans un hôtel où j'ai appris les langues. J'ai acheté ma maison en 1980 à Molenbeek. Je vis donc à Molenbeek depuis 26 ans. Mon mari a été chauffeur de taxi ; il est à la retraite.

Je viens à la Maison des Femmes depuis 7 ans. J'y suis des cours de sport depuis 3 ans pour améliorer ma santé.

Je suis en pause-carrière.

Mon nom ? Habiba : signifie « ma chérie » en arabe ce qui provoque parfois des commentaires ...

Mon nom de famille peut être confondu avec un nom juif.

Ma motivation ? Je ne sais pas rester inactive et suis intéressée par le projet 'je raconte ma vie'.

Jean-Pierre

Né en 1934 dans un appartement des Galeries de la Reine à Bruxelles, j'ai passé mon enfance à Uccle. Je suis l'aîné de 4 enfants et le seul qui a vraiment été désiré. Mon enfance a été heureuse. Nos parents étaient désunis et donc l'ambiance à la maison était très mauvaise. A l'époque, on ne divorçait pas.

J'ai trouvé refuge dans la paroisse où j'ai été très heureux ; également dans des mouvements de jeunesse. Ensuite je suis rentré au séminaire. Je suis donc prêtre catholique.

A l'époque, ce n'était pas considéré comme un métier, c'était une vocation ; aujourd'hui c'est considéré comme un métier. Ma préparation au sacerdoce m'a imposé de refuser à ma mère d'envisager le divorce ; je me demande aujourd'hui si j'ai bien fait ...

J'ai toujours travaillé dans des quartiers très populaires dans différentes paroisses de Bruxelles.

J'habite Molenbeek depuis 20 ans.

Mon nom ? Jean-Pierre est un prénom à la mode avant la guerre, un prénom que j'aime bien.

Un objet ? Cette étole à mettre autour du cou. Je la mets quand on me demande de me rappeler mon identité de prêtre. Elle a été fabriquée au Guatemala. Je l'ai depuis 50 ans et je l'ai portée dans toutes sortes de circonstances. Je ne porte aucun autre signe distinctif.

Ma motivation ? Mieux connaître les habitants de Molenbeek.

Acco

Né à Kinshasa, au Zaïre en 1972, je suis le neuvième de 12 enfants. J'ai quitté le Zaïre à 20 ans pour faire des études supérieures à Liège. En 1997, j'ai été diplômé en gestion hospitalière. Ne trouvant pas d'emploi en rapport avec mon diplôme, j'ai travaillé 3 ans comme aide - soignant dans une maison de repos. Trois ans plus tard, j'en suis devenu directeur-adjoint, et ensuite j'ai dirigé en 2011 un autre établissement.

Marié, j'ai 7 enfants. J'habite à Molenbeek depuis 2000.

Un objet ? Cette photo de moi avec mes parents au Congo en 1996. J'étais à Bruxelles depuis 1992 et en 1996, je suis revenu pour la première fois au Congo afin leur annoncer la réussite de ma licence à l'université. Mes parents n'avaient pas fait d'études, pour eux c'était une fierté énorme, d'autant plus que j'avais fait mes études supérieures en Belgique !

Je me souviens si bien de leur joie ; cette photo est chez moi dans ma chambre, à côté de mon lit.

Ma motivation ? On apprend tous les jours ! Je veux mieux connaître les habitants de Molenbeek.

Luc

Né en 1941 à Brakel dans une famille de tisserands de Renaix, j'ai un frère jumeau, deux autres frères et une sœur.

J'ai étudié à Brakel en néerlandais. Mon frère jumeau, lui, a étudié au collège St Michel à Bruxelles en français. Ma mère était wallonne. On parlait les deux langues à la maison.

J'ai travaillé pendant 40 ans chez Siemens ; j'y ai été gestionnaire de matériel de radiologie et de cardiologie. Depuis 40 ans, j'habite Bruxelles. Avant d'acheter un appartement à Molenbeek en 2000, j'ai habité à Uccle et Woluwé St Lambert. Je me suis marié en 2000 et n'ai pas d'enfants.

Mon nom ? Il a été choisi à la naissance par ma maman qui ignorait qu'elle attendait des jumeaux ; Luc est un des évangélistes.

Un objet ? La photo avec mon frère jumeau, Jean-Marie. Nous avons 6 ou 7 ans, nous étions inséparables. J'avais beaucoup de connivence avec lui. On jouait ensemble ; on était amis. Nous avons été séparés pour la première fois à l'école : l'un a été en classe en français, l'autre en néerlandais. A l'âge adulte, la vie nous a séparés mais cela reste le frère pour lequel j'ai la plus grande affection.

Aujourd'hui il est en phase terminale. J'en suis fort triste. Cette photo est sur mon bureau.

Ma motivation ? Ecouter, la vie des autres, débattre, raconter ma vie.

Marcel

Je suis né en 1944 à Matadi au Congo. Je suis allé à l'école des Frères des écoles chrétiennes. Plus tard, je suis allé à l'université à Kinshasa. J'ai travaillé pour la Gécamine (les mines du Katanga) au Congo et ensuite en Belgique. Je suis marié et ai 5 garçons et 2 filles.

Un objet ? La Bible. Elle m'accompagne partout. J'ai eu une enfance difficile avec des parents divorcés ; pour mon père la messe était sacrée. Durant ma jeunesse j'étais assez brutal, je n'acceptais aucune contrariété. A l'âge adulte j'ai compris que quelque chose me manquait, la Bible m'a aidé, m'a appris beaucoup de choses. Je lis la Bible chaque jour, elle me donne beaucoup de solution aux problèmes de la vie, elle me donne la paix. C'est mon livre de chevet.

Jeanne

Née en 1935, je suis l'aînée d'une famille de 6 enfants. J'ai arrêté volontairement l'école à 17 ans. Je suis veuve et ai un garçon et une fille.

Un objet ? Les cendres de mon mari. Je les garde chez moi, à côté de mon lit. J'y ai accroché un coquelicot, emblème de tristesse. J'étais très fière de mon mari, de sa réussite professionnelle : il a dirigé une usine de bière.

Un autre objet important est la **carte d'invalidé de guerre de mon papa** ; il était résistant et a reçu des coups de crosse des Allemands de la Gestapo. Il en est resté aveugle.

Famille, enfance et adolescence

Luc

Mon grand-père paternel était tisserand. Il a eu 12 enfants. Sa première usine de textile était à Renaix. Ensuite, avec ses fils, ils ont construit une usine à Brakel et une autre à Renaix et près d'Audenarde. Ils étaient très appréciés.

Mes grands-parents avaient une grande villa avec jardin et potager. On fêtait les anniversaires chez eux avec les cousins et cousines. C'était une belle famille qui s'entendait bien. Nous aimions beaucoup jouer au ballon, à cache-cache dans ce grand jardin et surtout autour de la pièce d'eau où j'admirais les poissons rouges. Un jour je me suis approché trop près de l'eau et je suis tombé dans l'étang. Mon beau costume était trempé. J'ai été réprimandé et obligé d'endosser un pyjama informe. Je n'étais pas fier.

Je n'ai pas connu mon grand-père maternel, il est mort avant la guerre. Il était aussi actif dans le textile dans l'arrondissement d'Audenarde.

Mon père visitait différentes usines pour son travail et c'est ainsi qu'il a rencontré ma mère qui était comptable. Il a pris la relève des usines. A Brakel, quand il fallait engager du personnel, la fanfare passait dans les rues et faisait des aubades à Sainte-Cécile, patronne des musiciens. Un jour, mon père a engagé toute la fanfare pour travailler dans l'usine ! De toutes ces usines, il y en a encore une, celle de Brakel qui est active aujourd'hui.

Mon père est un personnage important pour moi : un homme honorable, très méticuleux, dont le slogan primordial était « le travail avant tout ». Il était sévère par rapport à l'école. Nous étions 5 enfants et tous les jours, il vérifiait nos devoirs un par un et exigeait du sérieux dans les études. Il possédait une usine de textile, située à côté de la maison. À partir de 13 ans, le dimanche, nous l'aidions à l'usine qui tournait 24h/24. Nous étions chargés de débobiner les bobines, les nettoyer et les rembobiner. Nous l'aidions aussi à jardiner. Il m'a appris le travail avant la détente. J'avais un frère jumeau avec lequel je partageais tout. Nous étions toujours ensemble. Mes parents nous ont mis dans des écoles différentes : moi à l'école néerlandophone et mon frère à l'école francophone.

Mon père aimait raconter. Il nous parlait souvent de la deuxième guerre mondiale, en particulier du débarquement des alliés en Normandie. Avant sa mort, nous sommes allés en voyage en Normandie car il était passionné par cette période. Je pense souvent à lui. J'ai été fort malheureux à son décès. Il est mort à 49 ans. Moi, j'en avais 14. La vie de la famille a basculé à ce moment-là.

Christian

Je n'ai connu que mes grands-mères. Nous étions une famille de magistrats et de prêtres qui habitait la Campine près de Turnhout.

Nous allions plusieurs fois par semaine chez nos grands-mères.

Elles faisaient de grandes réunions de famille car la famille était très nombreuse : nous étions 33 petits-enfants d'un côté, 16 de l'autre. Ma grand-mère maternelle organisait des fêtes dans le parc. Elle réunissait toute la famille et était très généreuse. Comme elle possédait plusieurs propriétés, les locataires étaient invités. Quand ils apportaient soit un morceau de cochon, soit un poulet, nos parents savaient qu'ils avaient une faveur à demander : une réparation, un aménagement à la ferme.

Nous passons les vacances dans ce parc de 26 hectares. Nous aimions bien cet endroit : les bois, les étangs, les prairies !

Du côté de mon père, ma grand-mère recevait ménage par ménage car il y avait trop de monde : de 9 à 12 enfants par ménage !

Ma grand-mère paternelle est morte en 1946. Ma grand-mère maternelle est morte en 1953. C'est la première fois que je voyais un mort ; à l'époque, les enfants ne participaient pas aux enterrements. Trois jours avant sa mort, à sa demande express, elle a mangé des huitres et bu du champagne.

Mon premier souvenir d'enfant : jouer dans le sable jaune de construction de la maison de mes parents à Turnhout.

Mon plus beau cadeau de St Nicolas : une charrette à chiens. Je me promenais dans le parc attenant à notre maison et j'emmenais mon frère dans ces promenades. Mon frère était handicapé. Il adorait cette charrette. On ne jouait pas dans la rue. Mes parents avaient une vaste propriété. Nous venions y jouer avec nos amis et voisins.

Je suis allé à l'école à partir de 9 ans. Avant cela, j'avais un professeur à domicile qui nous donnait cours à mon petit frère handicapé et à moi. L'enseignement catholique à cette époque se déroulait sur 10 années, 4 années primaires et 6 années secondaires.

J'aimais jouer à la poupée. A 10 ans, est née ma petite sœur, je lui ai donné toutes mes poupées. Car j'avais fait le vœu d'avoir une « poupée » vivante et ce vœu venait d'être exaucé ... Ma sœur et moi sommes restés très complices jusqu'à aujourd'hui car nous étions de loin les plus jeunes.

A la maison, c'est plutôt notre mère qui était sévère ; mon père nous interrogeait après les devoirs. Il dessinait tous les jours dans un cahier une sorte de bande dessinée. Cela nous plaisait beaucoup. Quand nous avons été sages, nous pouvions aller acheter une crème glacée à la petite crèmerie du coin. On y retrouvait les copains du quartier dont les parents étaient presque tous communistes alors que notre famille était chrétienne. Cela ne posait de problème à personne. Par beau temps nous allions ensemble nager dans le canal, qui était alors très propre.

J'ai eu une très belle enfance ; j'étais toujours entouré de copains et d'amis. On a toujours été très ouvert à la maison. Tout le monde pouvait venir chez nous. Si je me sens bien à Molenbeek, c'est aussi parce qu'on est très proche de tout le monde.

Habiba

Ma famille vivait à Tanger, j'ai une sœur et un frère. Je n'ai pas connu mes grands-parents. Mes parents ne m'ont jamais parlé d'eux.

Mon papa était forgeron. Ma maman travaillait dans un hôtel. Elle était responsable avec sa collègue espagnole de l'entretien général de l'hôtel.

Bébé, elle m'emmenait avec elle au travail car elle n'avait personne pour me garder. Je ne quittais jamais ma mère, j'étais tout le temps avec elle. A l'âge de 6 ans, on m'a envoyée à l'école. J'étais contente de mettre un joli tablier, d'avoir un beau cartable mais je pleurais tout le temps, ou j'étais terriblement malade à chaque fois que j'allais à l'école. Je suis retournée auprès de maman. Un an plus tard, il fallait absolument que je sorte de ses jupes. Alors, mes parents m'ont mise à l'école de la mosquée. Là j'ai trouvé le calme et je me sentais plus à l'aise. J'ai continué dans cette école, en arabe, jusqu'à mes 10 ans. Ensuite on séparait les filles des garçons. Comme j'étais la seule fille, mes parents m'ont inscrite dans un centre d'éducation générale pour y apprendre la couture, l'entretien de la maison etc.

Mon plus beau cadeau : mon oncle maternel me faisait à chaque visite un petit cadeau sous forme de bonbons ou sucreries qu'il cachait sous le tapis. C'était un jeu pour moi de découvrir la surprise après son départ. Le jour de mon anniversaire à 7 ans, je n'ai rien trouvé sous le tapis. Mais dans ma chambre j'ai découvert le cadeau de mon oncle : un coupon de soie rose pour me confectionner une superbe robe. Ma maman a cousu

cette robe que j'ai gardée jusqu'à mes 14 ans. Je l'adorais, même si elle était devenue trop petite. Quand je suis arrivée en Belgique à 14 ans avec ma tante, j'ai lavé ma robe, je l'ai faite sécher sur la terrasse et ... on me l'a volée ...

Mon père faisait souvent des travaux pour un officier français dans sa grande villa. Il avait la permission d'entrer dans sa villa librement. Ils sont devenus amis. Un jour, l'officier demande à mon père : « Avez-vous des enfants ? » « Oui, trois : un garçon et deux filles ». « Amenez-les chez nous pour jouer ! ». C'est comme ça que mon père a commencé à amener souvent mon petit frère pour jouer pendant le week-end. C'était devenu comme chez lui. Un jour, à la sortie de l'école, mon frère n'est pas là. On le cherche partout, on alerte la police. Ma mère est malade d'inquiétude. Pendant deux jours tout le monde cherche. Finalement, mon père va à la villa, chez l'officier pour demander de l'aide. La servante lui répond qu'il n'y a personne mais mon père aperçoit notre frère à la fenêtre de l'étage ! En fait, l'officier était présent aussi ; ils ont eu une conversation. L'officier lui dit « nous avons tous une minute de folie dans la vie ; je l'ai eue et je vous demande de me pardonner. » « Moi, j'ai tout ce que je veux mais je n'ai pas le bonheur que tu as ». Tous les deux ont commencé à pleurer. Ce couple n'avait pas d'enfants ...

Mes parents ont pardonné cette folie et ils sont devenus de grands amis. Cet événement a soudé leurs relations ; on est devenu une grande famille. Dorénavant nous allions tous jouer chez eux dans cette belle villa. Et ils venaient chez nous.

Ce couple de Français est rentré en France après la fin du protectorat français au Maroc.

Jean-Pierre

Ma grand-mère maternelle m'a beaucoup marqué. Elle reste une référence pour moi. C'était la seule personne vraiment croyante dans la famille : mon père était athée et ma mère « catholique à gros grains » : elle n'utilisait que les gros grains du chapelet. Ma grand-mère nous a beaucoup transmis par rapport à la religion.

Mon père était un homme épouvantable, il ne s'entendait avec personne et quand ma grand-mère est venue habiter, par nécessité, au troisième étage de la maison que louaient mes parents à Uccle, elle n'avait pas la permission de descendre en famille quand mon père était présent. Nous avions une personne qui venait faire le service à la maison, Maria. C'est elle qui prévenait ma grand-mère : « il faut monter, le père va arriver ». Elle a beaucoup souffert à cause de son beau-fils.

Ma grand-mère m'adorait, elle m'appelait 'mon petit Jésus'. J'étais très pieux, j'allais servir la messe avant l'école à 7h moins le quart et je prenais le tram pour l'école à 7h et quart. Elle se levait tôt et me préparait mon petit-déjeuner. J'ai eu beaucoup de chance de l'avoir.

Dans ses vieux jours elle était sourde et quand elle allait se confesser, on entendait ce qu'elle disait au prêtre : « je n'arrive pas à m'entendre avec mon beau-fils » !

Je passais beaucoup de temps en sa compagnie, on discutait de tout, de philosophie, de religion, des livres de la saga populaire de l'époque « Jalna ». Elle était fine, délicate, attentive.

Ce n'est qu'après sa mort que je me suis rendu compte que je l'aimais énormément.

Et maintenant, je vais vous raconter : « **le trou dans la haie** ». Je vous ai déjà dit que mon père était un tyran : on ne parlait pas à table, si je parlais de « mon cartable », mon père me reprenait et disait : « ce n'est pas « ton » cartable ; toi, tu n'as rien. Moi j'étais le premier enfant, sans doute le seul enfant vraiment désiré. J'ai donc échappé aux corrections et brimades traumatisantes de mon père. Je n'ai pas été battu. C'est vrai qu'à l'époque, la psychologie n'existait pas ... Ma mère subissait l'oppression de son mari. Mon père était vendeur dans un magasin de disques, « La voix de son maître ». Dans son travail, il était charmant, on l'aimait beaucoup. A la maison, il ne participait à aucune fête familiale, communion ou baptême. Il restait dans

sa chambre et évitait les réunions qui se passaient au rez-de-chaussée. Mon frère particulièrement a fort souffert ; maltraité, il est devenu caractériel et sa vie en fut totalement cassée.

La seule échappatoire à cette ambiance familiale était le trou dans la haie, au fond du jardin. Ce trou nous donnait accès à une sorte de terrain vague où étaient entreposés un tas de débris de béton. Avec les enfants des voisins on jouait sur cet amas qui représentait pour nous une véritable montagne d'escalade. Cet endroit appartenait à une famille voisine qui était pour moi le reflet du paradis : des parents aimables, souriants. La maman de mes amis nous faisait des gaufres et on riait beaucoup chez eux. Ce trou dans la haie était pour moi une échappatoire. Une autre échappatoire était la paroisse, où j'avais des amis de mon âge. J'y trouvais la paix et j'y ai rencontré un prêtre protecteur qui est devenu pour moi un père de substitution. Ces deux lieux représentaient pour moi la liberté.

En passant par le trou de la haie je rejoignais une petite copine de mon âge nommée Minie qui était pour moi comme une sœur. Mais j'étais peut-être un peu amoureux. Je l'aimais beaucoup. Elle occupait toutes mes pensées. Nous n'avons jamais parlé de sentiments, nous avons 10 ans, mais, quand à 18 ans je suis entré au séminaire, je sais qu'elle a pleuré pendant plusieurs jours.

Ma mère était amie avec cette charmante voisine, qui lui donnait l'occasion de quelques moments de détente. Pendant tout un temps, ces voisins venaient à la maison jouer aux cartes avec mes parents ; nous les entendions depuis nos chambres et chaque fois que les joueurs s'esclaffaient bruyamment, cela nous faisait très peur.

Marcel

J'ai très peu connu mes grands-parents. Le père de ma mère vivait à l'époque coloniale dans la province de l'Equateur. Ensuite il s'est établi à Matadi, le grand port du Bas-Congo. Il était marin et voyageait beaucoup notamment en Europe. A force de côtoyer les blancs, il avait acquis leur mentalité. Sa mentalité avait «blanchi». Il faisait rêver toute la famille. On voulait copier les blancs.

Nous vivions à Matadi à l'époque coloniale. C'est là que mon père a rencontré ma mère. Mon grand-père paternel était très exigeant, ma mère ne le supportait pas, elle avait été élevée en fille unique, gâtée par son père chez lequel elle se réfugiait à chaque difficulté.

Mon grand-père maternel est mort en mer au cours d'un naufrage en 1945. Moi, je suis né en 1944. J'avais 3 frères et 1 sœur. J'étais le 2e garçon.

Mon père était agent de l'Etat au ministère de la santé et ma mère, monitrice de foyer pour jeunes. Nous habitions une maison de fonction, ensuite mes parents ont acheté leur maison. Nous faisions partie des « évolués ».

Mes parents se sont séparés quand j'avais 5 ans. Cela m'a fort perturbé et a créé un grand déséquilibre dans la famille. J'étais moins assidu à l'école.

Maman est devenue très autoritaire avec nous. Elle était fort derrière nous. Elle ne voulait pas qu'on rate l'école. Nous n'échappions pas à la chicotte.

Je suis allé à l'école des Frères des écoles chrétiennes. Nous avions un uniforme blanc. Quand nous arrivions en retard à l'école, le frère surveillant nous appliquait un coup de pied aux fesses, en ayant d'abord enduit ses chaussures d'un épais cirage noir. La trace laissée sur le pantalon était la garantie de la chicotte au retour à la maison.

Chez les Frères, nous étions obligés d'aller à la messe tous les jours à 6h du matin. Si on s'absentait, la punition était inévitable. L'école primaire s'est poursuivie jusqu'en 4ième secondaire. J'ai terminé mes études à Matadi et ensuite j'ai commencé à travailler dans l'industrie du bois. Par après, j'ai été à l'université à Kinshasa.

Alain

Mon grand-père Joseph, est né en 1850, à Nazareth, près de Gand dans la province de Flandre Orientale.

Devenu adulte, il a immigré à Molenbeek, une commune ouvrière appelée le petit Manchester, à cause de nombreuses usines et ateliers installés près du canal.

Venir de Gand était alors une véritable immigration car les déplacements étaient très difficiles. Les Flamands de Molenbeek étaient en perpétuelle bagarre avec les vrais Bruxellois de la rue Haute car ils travaillaient pour un salaire misérable et étaient donc en concurrence avec les ouvriers bruxellois. Mon grand-père a participé à de nombreuses bagarres entre ouvriers à la rue Haute

Du côté de ma mère, ils étaient juifs orthodoxes (Loubavitch). En 1910, ils ont fui les persécutions de la Russie tsariste. Ma mère, née en 1908, a été une des seules filles à aller jusqu'à l'école normale, en Belgique. C'est là qu'elle a rencontré mon père, un goy laïc. Ils ont fait un mariage d'amour. Du coup, elle a été reniée par sa famille. Son propre père a même signalé à la commune que sa fille était décédée. Et donc, reniée par sa famille, vers 1938-39, elle ne s'est pas inscrite comme juive sur les registres communaux. Et c'est grâce à cela que je suis né. Dans sa famille, 17 personnes sont mortes dans l'Holocauste, à Auschwitz e.a. Donc de ce côté-là de la famille, je n'ai pas eu d'oncle, ni de tante.

Mes parents étaient tous deux instituteurs à Molenbeek, ils consacraient beaucoup de temps à l'école, très peu de temps pour moi. Mes parents étaient tous deux instituteurs à Molenbeek. Mon frère avait 10 ans de plus que moi, j'ai donc été un peu élevé comme enfant unique. J'étais un enfant solitaire, mes parents n'étaient pas trop attentifs à mon travail scolaire. Je n'ai eu aucune éducation religieuse

A 12 ans, j'ai découvert l'Expo 58. C'est un souvenir inoubliable pour moi, une expérience de vie vraiment importante. L'expo 58 m'a ouvert les yeux sur le monde. J'avais un abonnement, j'y allais tout le temps. J'y ai vu les premiers ordinateurs qui étaient alors gigantesques. J'ai vu la maquette grandeur nature du Spoutnik, premier satellite placé en orbite autour de la terre, les différents pavillons dont celui de la Thaïlande qui avait reproduit un temple célèbre de Bangkok. J'ai été marqué par le pavillon du Congo qui exposait les minerais et tant d'autres richesses. J'y ai rencontré Monsieur Bomboko qui deviendra plus tard une autorité du Congo indépendant.

J'ai souvent brossé l'école pour me rendre à l'Expo. J'étais fasciné par cette ouverture sur le monde et ses technologies. Je faisais des rencontres de personnes étrangères qui parlaient facilement à ce gamin curieux, des personnes d'une autre couleur de peau, qui avaient des idées différentes des nôtres. C'est en discutant avec ce Congolais que j'ai appris que tous les Congolais n'habitaient pas dans des huttes. A l'époque, l'homme anglais, était le summum de la civilisation. L'expo 58 est à la base de mon intérêt pour le monde. C'était aussi la promesse d'un monde nouveau.

C'était aussi le début de la télévision ; une autre ouverture sur le monde, très pédagogique en plus.

Quand j'ai été appelé au service militaire, je devais être envoyé, en train, vers l'Allemagne, au départ de la tristement célèbre caserne Dossin. Ce train effectuait le même voyage que les déportés juifs pendant la guerre. Ma mère a écrit au ministre des armées ; « si vous faites voyager mon fils dans ce train vers l'Allemagne, je me coucherai sur les rails du train à son passage ». Mon service militaire a été transformé en service civil, j'ai passé 2 ans au Pérou.

J'appartiens à la génération des jeunes qui répétaient le poème de Paul Fort « si tous les gars du monde voulaient se donner la main... » La plus belle phrase que je connaisse est une phrase du 11ième chapitre d'Isaï : un jour le loup et l'agneau mangeront ensemble....

Jeanne

Née en 1935, je suis l'aînée d'une famille de 6 enfants.

Ma grand-mère avait eu 15 enfants.

Mes parents, militants de 'gauche' se sont mobilisés lors de la guerre d'Espagne de 1936. Ma mère était une des premières à adhérer aux 'Femmes prévoyantes socialistes'.

J'ai vécu près de la cité de Bon Air, entourée de champs, à Anderlecht. Mon grand-père était cultivateur de fraises. Pendant la guerre, au fond du jardin, il y avait une cabane. Il nous était défendu d'aller voir au fond du jardin ce qui s'y passait, et pourtant nous parvenaient des bruits de marteaux. Plus tard, on saura que c'était un réfugié qui s'y cachait et fabriquait pour mon grand-père des petits casiers à fraises.

Pendant la guerre, ma mère préparait des repas pour les nécessiteux. Sur le grand poêle de Louvain elle faisait mijoter 2 casseroles, dans l'une du lapin, dans l'autre du ... chat. Le lapin était pour notre famille. Le « lapin aux petites oreilles », le chat donc, allait chez les pauvres.

Je me souviens très bien du tremblement de terre de 1938. J'avais une très jolie poupée dont la tête était en porcelaine. Ma poupée est tombée de l'armoire et la tête s'est cassée.

Pendant la guerre mon papa partait en vélo à Alost pour ramener des œufs qu'il donnait ou vendait ensuite au prix d'achat à la famille et aux résistants.

Je suis allée au jardin d'enfant à partir de trois ans. J'ai arrêté volontairement l'école à 17 ans. J'ai commencé à travailler à la banque. Mon père aurait voulu que j'aille à l'université ; j'avais réussi mon examen, mais voyant la situation familiale, j'ai préféré travailler.

Acco

J'ai passé mon enfance à Kinshasa.

Mes parents ont travaillé très dur. Ma mère est toujours en vie. Mes parents ont eu 12 enfants et très peu de moyens matériels. Mon père était ouvrier aux travaux publics, ma mère vendait du poisson fumé au marché. Le poisson fumé, ce n'était pas un produit de luxe comme ici. Très jeunes, nous avons eu l'habitude de nous débrouiller à la maison. Mon père était très sévère. Je l'en remercie aujourd'hui. Nous étions 8 garçons et 4 filles. Il fallait obéir, bien se comporter, ne jamais fumer. Nous n'avons pas manqué d'affection. Le but de mes parents était notre instruction : tout faire pour payer des études aux enfants, même si on n'avait pas grand-chose à manger. L'école publique, à l'époque post-coloniale, était payante. Mes parents se débrouillaient pour payer les études à tout prix. J'ai eu mon premier slip à 6-7 ans !

Les cours se donnaient par demi-journées : mon frère allait à l'école le matin, moi j'y allais l'après-midi. Nous n'avions qu'une seule paire de basket pour deux. J'attendais son retour avec impatience, car j'avais besoin des baskets pour aller à l'école.

Nous avons un petit bout de terrain, situé derrière la maison familiale, dans la même parcelle où on cultivait des légumes. Nous mangions rarement du poulet et de la viande. Nous habitons à Kinshasa. Nous avons tous obtenu le certificat des humanités.

Ce que j'ai retenu de cette éducation : en tant que parent, on doit tout faire pour l'instruction de nos enfants !

Le travail

Luc

En 1964, après mon service militaire, je n'avais pas l'intention de continuer l'exploitation des usines de textile de la famille. Je voulais éviter les problèmes de travail en famille. J'ai cherché un emploi à travers les petites annonces du Soir. C'était à l'époque le seul moyen de trouver un emploi. Je me suis présenté dans une société allemande de matériel médical pour hôpitaux et j'ai été immédiatement engagé.

Mon premier jour de travail s'est réduit à une demi - journée : c'était le jour du Carnaval et tous les employés se sont retrouvés au restaurant l'après-midi. J'ai ainsi fait connaissance des collègues. J'étais dans un autre monde car je ne connaissais rien à ce travail médical : physiologie, lampes opératoires, tables opératoires, radiologie, scanner. C'est longtemps après que j'ai appris que mon grand-père avait repris cette société allemande après la guerre. Mais quand je suis arrivé là, mon grand-père n'était déjà plus en fonction. J'étais chargé de la comptabilité, achats et installations. J'habitais à Brakel mais, 5 ans après le début de ce travail, je suis venu vivre à Bruxelles. Je faisais le trajet en train tous les jours. J'aimais bien ce travail, je m'adaptais. J'ai eu des promotions en choisissant avec précaution les évolutions techniques des différents secteurs qui restaient rentables pour cette grosse société. J'ai travaillé dans cette société pendant 40 ans. Je suis retraité depuis 2000.

Marcel

Mon père était assistant médical, ma mère, monitrice ; elle apprenait aux femmes à s'occuper du ménage.

Mon ambition était de poursuivre mes études. En fin de secondaire, des chefs d'entreprise venaient dans les classes repérer les bons éléments. J'ai été repéré et j'ai dû aller travailler, je ne pouvais pas refuser le contrat. Ma première expérience de travail était assez dure. C'était en 1961. Je travaillais à la douane du port de Matadi : on devait contrôler les exportations et importations de minerais.

Le premier jour a été très difficile pour moi, car au lieu de me retrouver dans les bureaux, j'ai été envoyé au port, de nuit, avec la responsabilité de ne rien laisser passer. C'était très dur car je devais passer toute la nuit dehors et il faisait froid. La responsabilité était très importante. Ensuite, j'ai été envoyé au service litige, service très pénible car il fallait contrôler tout ce qui n'avait pas été déclaré. Je n'aimais pas travailler dans ce service. J'ai tenu le coup pendant quelques mois et j'ai été rapidement désigné comme responsable de tout l'import-export. C'était une belle promotion dont mes parents étaient très fiers. Moi aussi, j'étais très content. J'ai passé 9 ans à la douane de Matadi.

Mon premier salaire ? Je l'ai remis entièrement à mes parents. Chez nous, c'est la tradition.

Ensuite, j'ai travaillé pour la Gécamine (les mines du Katanga) au Congo et ensuite en Belgique. Les structures laissées par les Belges au Congo continuaient à fonctionner. C'était la belle époque, au Congo. Je suis devenu directeur a.i. de la division diamants au Congo.

Si j'avais pu exercer un autre métier ? Je serais devenu frère religieux.

Habiba

Au Maroc, ma mère était gouvernante dans un hôtel et mon père, forgeron indépendant.

Quand j'étais adolescente, je vivais à Bruxelles avec ma tante. A l'école, c'était trop difficile. Je voulais travailler mais j'étais trop jeune, je n'avais pas de profession et pas de permis de travail.

Je suis allée suivre des cours généraux chez les sœurs, rue Piers, notamment des cours de français. Finalement, ma tante est allée au ministère du travail, j'ai obtenu mon permis de travail et j'ai commencé un travail dans un très grand hôtel du centre-ville. On nous apprenait tous les gestes pour l'entretien des chambres. J'ai commencé par faire 3 chambres, puis 5 chambres et de plus en plus de chambres. Cela me plaisait. Après un mois, j'ai reçu mon premier salaire. Je suis allée directement m'acheter un beau tailleur noir chez Sarma, des pantoufles pour travailler, des fleurs pour ma tante et j'ai envoyé de l'argent à ma maman au Maroc.

J'aimais bien ce travail, l'ambiance entre collègues était bonne. Si un client difficile faisait une remarque sur l'entretien de la chambre, pour éviter que cela ne se sache à la direction, les collègues s'entraidaient.

Après 25 ans de travail, j'ai reçu un diplôme du travail de première classe. Après 35 ans, le diplôme a été signé par le Roi. Mon salon est rempli de médailles !

Il y avait tous les ans une fête pour le personnel, c'était très gai, on s'entendait bien. J'ai toujours refusé de quitter cet hôtel malgré les propositions de promotions dans l'Horeca. J'ai grandi là, j'ai travaillé pendant 37 ans dans le même hôtel.

Je suis en pause carrière car j'ai beaucoup travaillé et je suis fatiguée. J'ai encore régulièrement des contacts avec mes anciennes collègues. J'ai beaucoup de bons souvenirs. C'était parfois difficile, mais j'aimais mon travail parce que je l'avais choisi.

Jean-Pierre

Pour devenir prêtre, il fallait accepter le célibat et renoncer à une profession. On était entièrement au service de l'Eglise. Avant le séminaire, j'avais étudié l'horticulture, j'aimais ça. La prêtrise était considérée comme une vocation, pas un métier. Pourtant moi, je le considère aujourd'hui comme un métier.

Après 8 ans de travail pastoral, j'ai demandé à aller travailler en tant que prêtre-ouvrier. Ma motivation était de mieux connaître le monde populaire. Et j'ai été engagé comme manœuvre-jardinier. Quand on dit jardinier, les gens croient que cela consiste à cueillir des fleurs. Mais l'aménagement des jardins est un travail très dur, parfois dans la boue, avec des brouettes lourdes et peu maniables. A l'époque, on n'avait pas de matériel moderne pour faciliter la tâche. Je me souviens avoir pleuré un jour de découragement : il avait plu et il y avait plein de boue.

Je suis néanmoins resté prêtre-ouvrier pendant 6 ans. J'avais de bonnes relations avec les ouvriers qui ont ignoré pendant tout un temps que j'étais prêtre.

Je me souviens qu'un ouvrier apprenant que j'étais prêtre m'a dit : « tu as raison de venir travailler, tes affaires vont tout de même à la ruine ! » Quand un client a demandé à me rencontrer, un ouvrier a dit : « c'est normal 'ces gens-là' aiment parler avec les prêtres ».

Cela m'a apporté beaucoup dans la connaissance de la condition ouvrière. Les contacts étaient bons. J'ai découvert que les ouvriers parlaient en patois flamand ; c'était un refuge, afin de ne pas être compris par les patrons ou les clients francophones.

Cette expérience m'a beaucoup servi car j'ai été par la suite dans différentes paroisses très populaires, assez difficiles : à Schaerbeek, Rue de Brabant, St Josse, Molenbeek.

Acco

En 1997, j'ai terminé mes études de santé publique et gestion hospitalière à l'université de Liège.

J'ai eu très difficile pour trouver du travail. Je suis parti au Congo sans succès. Ce n'était pas le moment. Mais je voulais travailler malgré tout. A l'époque, toute personne qui avait fait des études dans le domaine médical pouvait recevoir un numéro Inami pour travailler comme aide-soignant. A mon retour en Belgique j'ai obtenu un n° d'INAMI et en 2000 j'ai accepté un emploi d'aide-soignant dans une maison de repos à Auderghem.

Le directeur était âgé, sa fille assumait la direction. Puis, ils se sont disputés et le directeur m'a proposé de reprendre la direction de l'établissement.

Le 13 mai 2003. C'est une date que je n'oublierai jamais. Du jour au lendemain, j'ai quitté ma veste d'aide-soignant et je me suis présenté en costume et cravate. J'avais fait l'université mais en tant qu'aide-soignant, mes collègues disaient que j'étais courageux de travailler comme eux. Toutefois, dès que je suis devenu directeur, mes premiers ennemis étaient mes collègues d'hier ; certains de mes compatriotes prétendaient obtenir des privilèges que je n'acceptais pas d'octroyer. S'imposer était difficile en particulier avec les Africains. J'avais la responsabilité de 51 lits et d'un personnel de 27 personnes.

Le directeur était souvent en vacances, je gérais seul la maison de repos.

En 2006, l'établissement a été vendu. Je me suis retrouvé sans travail, au chômage. Mon épouse était aux études. Ce fut une année très difficile. Je me suis investi dans la politique communale en 2006 et je suis devenu conseiller au CPAS.

En 2008, je suis devenu adjoint de direction dans une maison « résidence services » à Uccle. J'y suis resté jusqu'en 2011.

Ensuite j'ai eu la possibilité de devenir directeur d'une maison de repos de 118 lits à Auderghem. En apprenant mon départ les résidents à Uccle ont tout fait pour me garder ; une pétition a même circulé afin que je reste avec eux.

Je suis actuellement directeur-adjoint d'une maison de repos à Anderlecht depuis 2015. J'ai demandé à redevenir directeur-adjoint afin de pouvoir avoir plus de temps pour ma famille et pour la politique. Je suis conseiller communal à Molenbeek, depuis 2016.

Aujourd'hui j'ai de très bons contacts avec tous mes collègues mais les plus récalcitrants sont mes compatriotes d'origine africaine qui croient toujours au copinage et attendent de moi des privilèges que je n'ai aucune raison de leur donner. Ils disent parfois : « il se prend pour qui ? il est orgueilleux ! ». Mais moi, je ne suis pas pour le copinage, j'ai des objectifs.

Mon premier salaire m'a servi à payer mon loyer, mais j'ai aussi envoyé des cadeaux à mes parents, c'est une coutume, une bénédiction pour l'avenir.

Christian

Je suis né dans une famille de prêtres et de magistrats. Mon père était magistrat à Turnhout. Il m'a envoyé à la faculté Notre Dame de Namur en philo et lettres, une année préparatoire au droit. A l'époque, on y envoyait les jeunes Flamands afin de mieux pratiquer le français avant d'aller à la Katholieke Universiteit de Leuven. Après mes études, j'ai décidé de m'occuper de l'exploitation fruitière de ma grand-mère. J'ai fait ce travail pendant 12 ans. Quand l'usage des pesticides s'est développé, j'ai renoncé à l'exploitation.

Le métier d'horticulteur est celui que j'ai le plus aimé. Etre au contact avec la nature, voir l'évolution des saisons. Pour moi c'est le plus beau métier du monde.

J'ai ensuite repris des études en cours du soir et le samedi pour devenir courtier en assurances. J'avais un bon portefeuille d'assurances.

J'ai fait de tout dans ma vie. Par exemple de l'import-export pour l'Espagne ; je me souviens que les pommes et les poires belges partaient vers les îles Canaries ! J'ai aussi fait du porte à porte. J'ai vendu des produits biologiques. Mon dernier boulot a été de vendre de l'Herbalife, une nourriture cellulaire.

J'ai toujours été indépendant.

Jeanne

Mon grand-père a travaillé à partir de 9 ans. Il allait cueillir les cerises. Pour éviter d'en manger ils étaient obligés de siffler continuellement. Mon père a imprimé un journal non autorisé pendant la guerre ; il a été pris par la Gestapo en 42, torturé, trempé dans un bain glacial, la tête coincée dans une planche.

Pendant la guerre, les Allemands m'ont obligé à aller à l'école flamande. Après la guerre, j'ai pu rejoindre l'école francophone.

Entre ici et là-bas

Acco

J'ai fait l'école primaire et mes humanités à Kinshasa au Congo. Ensuite j'ai poursuivi des études supérieures à l'Université de Liège. J'étais venu rejoindre mes deux frères étudiants aussi à Bruxelles.

Mon premier choc en arrivant à Bruxelles à l'aéroport en 1992 a été de voir une dame embrasser sur la bouche son mari venu l'attendre à l'arrivée. Dans ma famille c'était une chose tout à fait scandaleuse, même à la maison, on ne voyait pas ça ! J'étais choqué. J'en ai parlé avec mes frères qui m'ont dit : tu n'as encore rien vu, tu t'y habitueras ! Je m'y suis habitué !

Je n'avais pas de bourse d'études. Peu de temps après, mes parents n'ont plus su payer mes études et mon installation en Belgique ; je payais 800 € de minerval car la Belgique et le Congo ont une convention pour les étudiants congolais.

J'ai donc fait des petits boulots pour survivre et étudier malgré tout : la plonge dans les restaurants, la cueillette des fruits à St Trond. Quand j'avais payé toutes mes charges, il me restait 100 francs belges d'argent de poche. Pour un jeune étudiant, c'était vraiment très dur. C'est ainsi que j'ai vécu et étudié pendant 5 ans.

Quand j'ai fait la cueillette des fruits, j'ai réalisé la valeur de l'argent : beaucoup de fruits récoltés d'un côté et de l'autre une toute petite rétribution ! Cela m'a donné une idée exacte de la valeur de l'argent : il ne tombe pas du ciel !

Pour m'habiller, j'allais à Borgerhout chez une dame qui s'occupait du secours catholique et qui nous donnait des vêtements de seconde main et de la nourriture. C'est ainsi que j'arrivais à subvenir à l'essentiel pour vivre.

Malgré toutes les difficultés, je suis arrivé à poursuivre mes études et j'ai terminé avec une grande distinction.

En 1997 j'avais un beau diplôme et je suis parti au Congo. Mais, sans recommandation et sans « réseau », je n'arrivais à rien. Au Congo, c'est le piston qui te permet de trouver du travail, pas le diplôme. Je suis donc rentré en Belgique.

Non, je n'ai pas souffert de discrimination en Belgique. C'est plutôt au Congo que je sens que les Blancs passent avant moi aux contrôles !

Tout cela n'a pas été facile mais j'ai eu beaucoup d'aides et aussi de la chance.

Je retourne actuellement régulièrement au Congo car j'y ai toujours ma maman.

Si je retournerai au Congo un jour définitivement ? Peut-être, quand je serai à la retraite. La personne âgée y est très respectée. « Un vieux qui meurt est une bibliothèque qui brûle » n'est-il pas un proverbe africain ?

Alain

Au début des années 70, j'ai passé 26 mois en Amérique du Sud, pour faire mon service civil. J'ai été envoyé en assistance technique au Pérou et ensuite au Venezuela.

J'ai travaillé avec des tribus indigènes encore très éloignées de la civilisation. J'ai appris à vivre avec eux, à comprendre leurs mœurs, leurs attitudes.

L'important pour moi, était la rencontre avec les gens, connaître et apprécier les différences. C'est là que j'ai eu ma vocation : le monde ne doit pas être à l'image de l'Europe ! Quand on se promène en forêt avec les Indiens, ils marmonnent tout le temps car ils sont en contact avec l'esprit de leurs ancêtres. Savez-vous qu'ils reconnaissent les autres par l'odeur ? Mon intérêt s'est agrandi au monde animal. Savez-vous que le chat a 35 miaulements différents, qu'il communique avec ses oreilles, sa queue, ... ? Son langage est plus riche que le nôtre. Un chat de chez nous, transposé à Pékin, communique très bien avec un chat chinois !

En revenant en Belgique, j'ai poursuivi des études en éthologie. J'avais déjà fait le droit et la criminologie.

Pour moi, les animaux valent autant que les humains.

Marcel

Je suis né au Congo et j'ai fait mes études au Congo. En 1975, j'ai commencé à travailler pour la Gécamines. En 1985, je suis arrivé en Belgique afin de me former comme cadre pour la Gécamines.

J'ai eu difficile pour trouver un appartement ; on me demandait si j'étais de couleur ...

Finalement, j'ai trouvé quelque chose à Louvain-La-Neuve mais je devais encore demander à la commune pour avoir des papiers d'identité ; à l'époque, c'était le bourgmestre qui décidait d'octroyer ou non ces papiers aux étrangers ; c'était la loi Gol. J'avais peur que le bourgmestre ne me les accorde pas ; finalement cela a marché ! C'était plus facile à Ottignies et Louvain-La-Neuve car le milieu étudiant était plus mélangé.

J'ai ensuite fait venir ma femme et mes enfants en Belgique dans le cadre du regroupement familial.

Je n'avais aucun problème avec mes collègues, on s'entendait très bien. Le problème venait de mes supérieurs qui craignaient que je prenne leur place.

En 1990, j'ai été obligé de rentrer au Congo. J'ai continué à y travailler pour la Gécamines.

Avec les années, les nouveaux responsables ont ruiné la Gécamines. Plus rien ne fonctionnait normalement.

En 2000, on m'a mis à la retraite, avec juste une indemnité de 3000 dollars. On m'a fait signer un papier, sans avoir le temps de le lire. Ce papier stipulait que je renonçais à tout recours.

Entre-temps, ma femme était rentrée en Belgique pour un problème de santé. Je l'ai rejointe définitivement. Au Congo, on m'appelait le « Belgicain ».

En Belgique, j'ai fait une demande de pension pour les quelques années où j'y ai travaillé. Je l'ai obtenue facilement. Je bénéficie de la Grapa, indemnité de survie octroyée aux personnes de plus de 65 ans.

Christian

J'ai quitté Turnhout et suis venu vivre à Bruxelles avec mes enfants en 1981.

Ma femme était malade et a été hospitalisée à Ostende. J'ai assumé seul l'éducation de mes deux enfants ; j'ai fait différents métiers pour payer les études de mes filles. Après l'agriculture, j'ai créé un portefeuille d'assurances. J'ai fait de l'import-export, j'ai étudié l'espagnol pour faire ce travail convenablement. Puis j'ai vendu des produits bios.

Jean-Pierre

Jeune, je voulais partir en Afrique. J'étais attiré par le Congo, je rêvais quand je voyais les petites images distribuées dans les chocolats, qui parlaient du Congo. Je fantasmais et je rêvais de devenir père blanc au Congo.

J'ai donc fait des études en agronomie coloniale, ensuite elles furent baptisées agronomie tropicale.

Finalement, j'ai renoncé devant l'inquiétude de ma mère qui avait une vie très difficile avec mon père. Mon père de substitution m'a fait comprendre que c'était plus par désir d'exotisme que je voulais partir ...

J'ai pour habitude de dire : « Je ne suis pas allé en Afrique, c'est l'Afrique qui est venue à moi ! » J'ai connu beaucoup d'Africains, ici à Bruxelles.

J'ai été responsable de plusieurs paroisses, d'abord à Uccle mais à ma demande j'ai souhaité exercer dans des paroisses plus populaires : Schaerbeek, St Josse, Molenbeek : quel dépaysement par rapport à Uccle !

« Je me sens chez moi là où je vis ».

Luc

J'ai quitté ma petite ville de Brakel pour venir vivre à Bruxelles. J'ai donc quitté un milieu rural pour la ville.

C'était très différent, car dans une ville de 15000 habitants les gens se connaissent, parlent, se côtoient facilement aux fêtes, dans les écoles, les kermesses etc.

J'ai d'abord habité à Woluwe, ensuite à Uccle. Mais j'avais très peu de contacts avec les voisins.

En 1996, j'ai rencontré ma femme et nous avons décidé d'acheter un appartement à Molenbeek en 2000 ; ce n'était pas trop cher et l'immeuble était beau. J'y ai trouvé un tout autre contact, une convivialité entre différentes nationalités ; je me suis impliqué dans le comité de quartier. Je rencontre la communauté africaine et marocaine, nous faisons la fête des voisins. J'ai de très bons contacts avec tous. J'ai retrouvé une bonne ambiance dans ma ville adoptive, Molenbeek.

Jeanne

Quand j'étais jeune mariée, j'avais envie de partir au Katanga avec mon mari. Nous avions un oncle qui travaillait dans les mines et le salaire était très attirant.

Mais mon papa est devenu aveugle, notre projet est tombé à l'eau. J'ai toujours habité à Anderlecht , mon mari s'occupait du syndicat des ouvriers. Depuis 1960, je réside à Molenbeek.

Etre fille, femme, garçon, homme

Acco

La différence entre l'éducation des filles et des garçons ? En ce qui concerne le partage des tâches à la maison, il n'y avait pas de différence, pour les études non plus. Par contre, mes sœurs à l'époque et ma fille maintenant sont plus encadrées, on est plus sévère avec elles notamment par rapport à leurs fréquentations car sinon il y a des risques de dérapage : qu'est-ce qui arriverait si elle est en train de faire ses études et qu'elle tombe enceinte ? Donc, p.ex. si moi, j'arrivais avec 5 minutes de retard après l'école, ce n'était pas grave ; par contre si ma sœur arrivait avec 5 minutes de retard ...

Mes parents avaient 4 filles et 8 garçons, ils étaient exigeants avec les filles et cela a bien réussi, donc je fais pareil avec mes filles.

Moi, j'ai 5 garçons et 2 filles.

Quand je suis arrivé en Belgique et que j'ai vu une copine qui invitait son petit copain à dormir dans la maison des parents, j'ai été choqué ... sourires ...

J'ai rencontré ma première copine à 23 ans, je me suis informé des choses de l'amour dans des magazines, des vidéos.

Etre homme aujourd'hui : c'est plus difficile car les femmes sont plus libres.

Hier les hommes étaient les rois ;-)

Jeanne

J'ai participé à la manifestation pour l'avortement, je suis pour la contraception. Je suis une militante féministe.

Mes enfants, fille et garçon ont été éduqués de la même manière. C'est moi qui gérais l'argent du ménage.

Marcel

Dans ma famille, tous les enfants étaient obligés de faire des études, filles et garçons mais les filles devaient aussi aider au ménage.

Dans notre culture africaine, il est inconcevable que la fille ne soit pas capable d'assumer les tâches ménagères. La responsabilité en incombe à la maman. Même quand il n'y a rien à faire, la maman montre à sa fille comment tenir un ménage. Et donc le matin avant d'aller à l'école, ma sœur devait nettoyer la maison et le soir, après l'école, elle devait préparer à manger. Pendant ce temps, nous les 4 garçons, on jouait au foot mais attention, on nous obligeait aussi à faire la vaisselle et du repassage ; on devait p.ex. repasser notre uniforme.

Mes parents étaient très sévères pour les études de tous les enfants.

J'ai 5 garçons et 2 filles. J'ai reproduit la sévérité de mes parents avec mes enfants. C'est ainsi que j'ai choisi dans quelle faculté ils iraient à l'université. J'ai obligé ma fille à choisir la médecine mais elle n'en était pas capable, cela a été un problème. Finalement, elle a changé et a choisi les mathématiques.

Les choses de l'amour chez nous, c'est tabou. Les parents nous disaient d'attendre que les études soient terminées. Jusque 18 ans, j'avais peur des parents : pas question de fréquenter les filles avant de travailler !

Un jour, j'ai ramené une fille à la maison et ma mère nous a chassés !

Quand on ramenait une fille à la maison, c'est la maman qui devait juger si c'était bien. Si la fille était d'une autre région que l'Equateur, dont nous sommes originaires, la fille était refusée.

Un jour, je suis tombé amoureux d'une fille d'une autre région, j'ai présenté la fille à maman. Ma mère m'a dit : « si ton père apprend cela, ce sera terrible ! Si vous avez des enfants, ils ne seront jamais à nous. » J'ai rompu. J'en ai été malade ...

Et puis après, j'ai rencontré une autre fille, de l'Equateur, mais il fallait encore savoir si la famille était convenable. J'ai prévenu ma mère : « cette fois je n'accepterai pas votre refus ! »

Une amie à maman voulait me donner sa fille, les mères étaient d'accord : je devais choisir mais j'ai tenu bon. Les mères entre elles se sont disputées ...

Je me suis marié en 1968. Nous étions ignorants des choses de l'amour. Nous avons fait comme on pouvait.

Nous avons eu 7 enfants : 5 garçons et 2 filles.

Luc

Mes parents disaient : « Tu apprends avant de courir les filles ! ». Les filles, je les ai rencontrées à la fin de mes humanités car ma mère nous réprimandait si on courait les filles trop tôt ; c'est à la mer du Nord, que j'ai rencontré ma future femme. Nous nous sommes mariés en 1967 et avons divorcé 10 ans plus tard.

Je me suis remarié en 1996.

Christian

Nous étions 6 enfants : 5 garçons et une fille, la petite dernière. Nous avons tous appris à cuisiner à la maison. Nous ne devions pas aider au ménage car nous avions domestique et servante. Mais on aidait au jardin, p.ex. pour les plantations de pommes de terre.

Ma sœur était choyée car née la dernière mais elle ne pouvait rien faire seule. Quand elle allait à l'extérieur, elle était toujours accompagnée soit par mon père, soit par un frère ; elle manquait de liberté. On ne s'en rendait pas compte.

Habitant à la campagne, on voyait la nature, les taureaux et les vaches et donc je connaissais les choses de l'amour. Mes parents nous en parlaient librement.

Je me suis mariée à 43 ans. Nous avons eu 2 filles.

Alain

J'avais 2 frères, on se répartissait les tâches ménagères : le nettoyage, la vaisselle.

Je ne me considère pas comme féministe car j'ai toujours considéré que les hommes et les femmes étaient égaux ; j'ai eu le modèle de mes parents, ils faisaient tous les deux le même travail ; ils étaient instituteurs.

Mais la soumission de la femme me dérangeait : au bureau, nous avions une secrétaire qui faisait le café pour tous. Un jour, j'ai proposé de partager cette tâche chacun à tour de rôle. La secrétaire a été vexée « vous n'aimez pas mon café ? ».

Quant aux choses de l'amour, un jour en rue un chien s'est accroché à ma jambe nue et ne voulait plus me lâcher, il a mouillé ma jambe. Mes parents m'ont expliqué ce qui s'était passé.

Quant à moi, j'ai un problème de santé : aujourd'hui j'ai 70 ans, je peux en parler librement : je n'ai jamais éprouvé de désir sexuel, ce qui a fort perturbé ma vie sentimentale. J'ai eu des relations, des aventures mais pas de satisfaction. Un collègue de l'université m'a raconté que c'est un défaut physique qui affecte 120.000.000 de personnes dans le monde !

J'ai donc axé ma vie sur le travail.

J'ai vécu simplement et ne me suis jamais marié.

Jean-Pierre

J'avais un frère et deux sœurs nées 8 ans après moi.

Notre petite voisine était pour moi comme une sœur. A l'adolescence, nous étions amoureux mais je n'ai jamais pensé à une relation sérieuse.

Mes parents ne m'ont jamais parlé des choses de l'amour.

Quand je suis entré au séminaire, nous avons eu des cours de biologie, nous avons étudié le corps humain. Le professeur nous a dit : la semaine prochaine j'aborderai le cours d'éducation génitale, ce sera en latin et vous ne poserez pas de questions ! Ce cours a été très clair et précis sur les organes de l'homme et de la femme. C'est tout !

Dans ma vie de prêtre, j'ai vu beaucoup de femmes car à l'église ce sont elles les plus présentes ; pour elles j'étais « le mâle inoffensif ». Elles me faisaient confiance. J'ai fait des camps avec des guides, des cheftaines qui avaient à peu près mon âge, il n'y a jamais eu de problème. Au départ, on était protégé par la soutane. Ensuite, c'était comme une sorte de soutane invisible. Si j'avais des attirances, elles étaient vite refoulées ... ou sublimées.

Dans ma famille les femmes dominaient, c'était elles qui avaient le pouvoir !

Religion, valeurs, philosophies de vie

Alain

Je suis né dans une famille tout à fait athée mais d'esprit ouvert. Dans notre bibliothèque, se trouvait une bible mais je trouvais ça rébarbatif à lire. J'y ai trouvé une bonne méthode de vie : le fait d'être conscient des souffrances autour de soi. Mon modèle, c'est Albert Schweitzer, médecin qui s'est occupé des lépreux. A 12 ans, j'ai lu sa biographie. Pour moi, c'était le sommet du don de soi. Il m'a fort influencé. J'ai fait mes études supérieures à l'ULB, grand défenseur du libre examen. Si la religion est importante pour moi aujourd'hui ? Non ! Mais j'ai évolué vers le respect des autres y compris le respect des croyants. J'estime que toute croyance est guidée par notre peur de la mort. C'est une épreuve qui nous attend tous. Si on peut passer cette épreuve en croyant en Dieu, tant mieux ... Peut-être en fait que cela existe ... Moi, je crois en la mort comme une métamorphose ; si on pouvait communiquer avec le fœtus dans le ventre de sa mère et qu'on lui disait : « tu vas bientôt trouver un monde avec le jour et la nuit », il se dirait : « c'est un fou furieux qui me dit cela ». Devant la mort, personne ne peut expliquer ce qui se passe. Je ne suis pas agnostique et je ne crois pas en Dieu. Mais nous ne sommes rien par rapport à l'univers. Ce que je n'aime pas dans la plupart des religions, c'est que l'au-delà n'existe pas pour les animaux.

Dans le terme religion, il y a « religio » : « je relie » : l'ensemble des croyants qui forment un groupe. Je constate que les religions séparent plutôt qu'elles ne relient.

Moi, du moment qu'on ne m'oblige pas à croire ...

Acco

Dans mon enfance, oui, la religion était importante. Mes parents étaient catholiques, donc moi aussi. J'allais à l'église mais sans conviction, parce qu'il fallait y aller. J'allais dans une école officielle, il n'y avait donc pas de prières. A la maison, non plus.

Fin des années 80, une vague est arrivée au Congo avec les Eglises de Réveil ; elles disaient que les Eglises traditionnelles ne servaient à rien. Aux alentours de mes 18 ans, je me suis retrouvé impliqué là-dedans. Moi-même, j'ai prêché en 91 et aussi un peu après en Belgique. Mais très vite, je me suis posé beaucoup de questions par rapport aux gens qui encadraient. Je trouvais que les pasteurs n'étaient pas exemplaires par rapport aux messages de la Bible. J'ai connu un pasteur qui est arrivé du Zaïre en Belgique vers 1992. Dans un premier temps, il nous rassemblait pour prier chez lui dans son salon. Son mouvement a pris de l'ampleur, on s'est cotisé pour lui payer une salle. Et puis, on s'est aperçu qu'il ne payait pas le loyer. J'ai été complètement dégoûté et j'ai arrêté. Ce pasteur est en Allemagne aujourd'hui et cela marche très bien pour lui, y compris au niveau financier !

Où j'en suis aujourd'hui ? Je me suis posé beaucoup de questions et j'ai trouvé des contradictions. Je crois en un être suprême : Dieu qui a créé ce monde. Mes croyances s'arrêtent là. Rentrer dans une église, aujourd'hui, cela ne me dit plus rien. Je n'y vais plus ! Aucun de mes enfants n'est baptisé, ils n'ont pas fait leur communion. Je leur laisse le choix. Moi, tout cela ne me manque pas du tout.

Je me considère croyant mais pas chrétien, ni bouddhiste ... Et la Bible, comment expliquer la Bible ? Forcément, il y a eu des transformations !

Marcel

Quand j'étais enfant, au Congo, la religion était très importante. A la maternité, les sœurs, faisaient très rapidement baptiser les nouveau-nés car sinon, ils étaient des enfants du diable ...

L'Eglise catholique était dominante même si l'Eglise protestante était également présente.

Mes parents étaient croyants et catholiques. Des prêtres venaient parler chez nous à la maison. Avant de manger, chez nous, on était obligé de faire le signe de croix. A l'école, le cours le plus important était le cours de religion catholique. Si tu n'étais pas bon dans ce cours, alors, tant pis pour toi, même si tu étais bon dans les autres cours. Tous les jours, j'allais à la messe avec les autres enfants à 6h du matin. En primaire, c'était obligatoire. Un moniteur vérifiait les présences. Si on ratait une messe, alors, on était puni. Tout cela, ça nous a marqué ! Je n'arrive pas à changer. Des amis ont essayé de m'entraîner dans une Eglise de Réveil mais je ne m'y retrouvais pas. Dans une église catholique, je suis chez moi, jusqu'à aujourd'hui. C'est la même chose pour mon épouse.

Aujourd'hui, je lis presque tous les jours la Bible. J'appartiens à la « Communauté Famille Chrétienne », rattachée à l'Eglise catholique. Fondée par des Congolais, cette communauté a pris de l'ampleur d'abord au Congo, ensuite en Afrique mais aussi autre part et notamment en Belgique. On y lit la Bible et on l'interprète par rapport au présent. Il y a beaucoup de spiritualité et des cours pour expliquer la Bible. Aujourd'hui, je prêche à St Roch. Pour moi, quand je prie, Jésus et Dieu sont là.

J'ai obligé mes enfants à aller à l'Eglise catholique. Maintenant, ils sont dans des Eglises de Réveil.

Jeanne

Mon père croyait en quelque chose de supérieur ; ma mère était chrétienne de tradition. J'ai été baptisée, j'ai été au catéchisme et j'ai fait ma communion. A l'école communale, j'ai suivi les cours de morale laïque. De manière générale, j'ai été élevée avec l'esprit ouvert par rapport aux autres.

Deux épisodes m'ont marquée dans mon enfance : ma mère m'a raconté qu'elle avait été à l'enterrement d'une jeune femme morte dans un avortement ; le curé a refusé de célébrer une messe pour elle ! Autre épisode : mon père est mort jeune, à 52 ans. Avant sa mort, j'ai beaucoup prié mais cela n'a pas marché.

Aujourd'hui, je ne suis plus croyante.

Fiertés, rêves

Jean-Pierre

Je suis très fier du « Clou », une maison de jeunes de quartier que j'ai créée à St Josse près du Botanique. Cela a commencé il y a quarante ans : 4 -5 garçons et filles sont venus me voir pour faire un club ; ils m'ont dit : « on est trop jeunes pour aller danser dans un dancing ». On a commencé dans le local d'un ancien couvent ; initialement cela s'appelait « Le Couvent ». On y a installé un « juke-box » ce qui permettait de faire des après-midis dansantes de 16 à 22h. Je pouvais ainsi les surveiller.

Le lieu c'est transformé petit à petit en maison de jeunes belgo-italiens, belgo-grecs et actuellement belgo-marocains. C'est devenu une maison de jeunes reconnue ; son public est aujourd'hui quasi exclusivement masculin.

Cela m'a donné une entrée extraordinaire dans le monde des jeunes immigrés.

Cette année, ils ont fêté les 40 ans d'existence du « Clou », ils ont fait une grande fête, j'y ai été particulièrement mis à l'honneur !

Adolescent, je rêvais du Congo, j'étais charmé par les images qu'on trouvait dans les emballages de chocolat qui relataient les missions au Congo. Je lisais la revue des pères blancs. En fait, c'était un attrait pour l'exotisme. Je ne suis jamais allé au Congo mais l'étranger est venu à moi.

Depuis 40 ans je vis au milieu de personnes d'origine étrangère dans des communes multiculturelles.

Mon rêve fou : une société égalitaire ! Ma devise : « heureux ceux qui rêvent et qui sont capables d'en payer le prix » !

Christian

Je suis fier d'avoir réussi à récupérer des millions destinés aux jeunes des mouvements agricoles. Cet argent était sous la tutelle du Boerenbond. C'est ma grande fierté.

Jeune, je n'avais pas de rêve particulier. Aujourd'hui je rêve de rester en bonne santé et surtout de garder la mémoire intacte !

Marcel

Ma fierté c'est la très bonne éducation que j'ai reçue tant à la maison (mes parents étaient très sévères) qu'à l'école. Certains de mes camarades n'ont pas eu la même chance. Je suis fier de mon parcours.

Mon rêve d'ado ? étudier, avoir un bon travail, fonder une famille ; j'ai réussi tout ça. J'ai 7 enfants, ils sont tous universitaires. Bientôt, je vais fêter mes 50 ans de mariage.

Aujourd'hui je rêve de devenir un grand prédicateur dans la Communauté de la Famille Chrétienne.

Jeanne

Je suis fière d'être la première fille de ma famille à être allée à l'école « moyenne » ; les autres allaient travailler à l'usine. Je suis fière de ma famille : ma fille qui est directrice d'école, mon fils qui a enseigné la morale laïque et a depuis créé son entreprise, mon mari qui a travaillé et puis dirigé la brasserie Vandenstock.

Enfant, je rêvais de voyages, un de mes professeurs parlait si bien de l'Egypte ! J'ai fait un voyage sur le Nil, ensuite je suis allée en Thaïlande, au Guatemala, ...

Mon rêve aujourd'hui : me retrouver après ma mort avec les miens, tous ensemble.

Alain

Je suis fier pendant mon service civil d'avoir aidé à créer une école au Venezuela pour des tribus indiennes sur un territoire isolé de tout. Shell avait besoin de ce territoire et chassait les tribus qui y vivaient.

J'ai donné des cours de tout à des enfants et à des adultes.

Cela m'a inspiré pour toute ma vie ! Le seul moyen de vivre ensemble, c'est de se respecter. C'est vrai pour les êtres humains, les animaux, les arbres ...

Cette école existe toujours aujourd'hui ; mes premiers élèves m'écrivent parfois encore. Ils continuent à vivre de manière traditionnelle.

Enfant, je rêvais de devenir Albert Schweitzer ; il vivait à Lambaréné en Afrique et soignait les lépreux. Je rêvais du Congo, le côté exotique m'attirait.

Mon rêve aujourd'hui ? Que le loup et l'agneau vivent l'un avec l'autre sans se craindre.

Acco

Je suis fier de tout mon parcours scolaire effectué avec des conditions financières difficiles. C'est un exploit !

Luc

Petit, on me considérait comme faible, incapable. Je suis fier d'avoir prouvé aux autres que j'étais capable. A 20 ans en faisant mon service militaire j'ai appris beaucoup de choses ; je me suis bien adapté aux difficultés de la vie.

Adolescent, je rêvais de visiter l'Europe en vélo. J'ai effectivement fait du cyclo-tourisme à l'étranger : Venise - Turin, Bruxelles - Paris et aussi en Belgique.

Mon rêve aujourd'hui ? Rencontrer des gens, connaître des personnes de toutes origines.

Evaluations, réflexions

Luc

J'ai été fasciné par le récit des amis africains, leur vie au Congo, comment ils ont réussi leurs études, leur manière de s'adapter chez nous. J'ai beaucoup apprécié le récit des amis belges, aussi.

Alain

J'ai été frappé par les poids de la famille et des traditions familiales, par le courage de certains pour sortir d'un certain carcan, pour s'adapter à la vie en Belgique. Le fait de devoir trouver une femme dans la même tribu m'a aussi frappé.

Ces rencontres m'ont permis de comprendre un peu mieux l'âme africaine telle qu'elle est et pas comme on voudrait qu'elle soit. Notre société s'enrichit de ses apports extérieurs. Je suis de la génération qui, enfant, ne connaissait pas la pizza ; aujourd'hui, on a presque l'impression que c'est une découverte bruxelloise.

Quand Acco et Marcel sont arrivés en Belgique, ils ont été choqués par les embrassades des amoureux dans la rue ; c'était un véritable choc culturel pour eux ! C'est la preuve qu'on peut avoir des perceptions différentes des mêmes événements. C'est important d'y faire attention.

J'ai été frappé par le témoignage, à mes yeux fort important, de Jean-Pierre que je remercie. En parfait mécréant, je respecte les gens qui croient en Dieu, qui lisent la Bible. Moi aussi, je lis la Bible ; nulle-part ailleurs, j'ai trouvé des choses aussi importantes pour le vivre ensemble.

J'ai apprécié le parcours de vie de Jeanne.

J'ai regretté qu'il n'y ait pas assez de représentants de l'immigration. On ne parle pas assez à son voisin ; il y a encore beaucoup de barrières à faire sauter !

Jean-Pierre

J'ai été frappé par la ténacité de Marcel et Acco face aux épreuves.

J'ai regretté que Michèle et Jeannine ne participent pas aux témoignages ; cela aurait aussi augmenté la proportion de femmes !

Jeanne

J'ai été frappée par le caractère humaniste de Jean-Pierre, j'ai été très touchée par son côté « curé-ouvrier ».

Christian

Les témoignages des Congolais m'ont fort impressionné.

Je n'ai pas toujours une bonne impression du degré d'ouverture des Belges ; ici, dans le groupe, j'ai trouvé une grande ouverture d'esprit.

Acco

Je me suis rendu compte que nos problèmes sont les mêmes, partout. Nous sommes tous pareils.

Marcel

J'ai appris quand on a parlé de la guerre ; j'avais lu cela dans les livres. J'ai été frappé par les voyages d'Alain ; j'ai trouvé édifiant la manière dont Jean-Pierre est devenu prêtre.

Quand j'étais à Kinshasa je pensais toujours à venir en Europe, ici j'ai compris la différence de mentalité, de culture. J'ai écouté attentivement les témoignages, j'ai compris certaines choses autrement.

Je suis très content d'avoir participé à ce groupe d'Agés et Transmissions, j'ai beaucoup appris. En Afrique, nous avons une culture de l'oralité ; mais écrire, c'est important aussi !

Je pense qu'il serait important de faire des groupes similaires au Congo entre gens de régions différentes !